

Le prix Goncourt 1928*

Roger Motut

Université de l'Alberta

Vous savez peut-être que j'ai passé une trentaine d'années de ma vie en compagnie de Maurice Constantin-Weyer. J'ai bien peur de répéter ce que j'ai déjà dit et écrit à son sujet. Je vous invite donc à lire le livre que j'ai consacré à Constantin-Weyer (Motut, 1987), qui est un résumé de la thèse de doctorat que j'ai soutenue aux États-Unis (Motut, 1969).

Dans ce court article, extrait de mon livre, je veux faire avec vous un retour dans le passé et vous décrire simplement la préparation du prix Goncourt 1928, les fêtes qui ont suivi son attribution et la joie éprouvée par la famille et les amis de Constantin-Weyer.

Tout d'abord, je dois vous dire que c'est un peu à cause du Manitoba que je suis venu à m'intéresser à l'oeuvre de Constantin-Weyer.

À Washington, j'avais un professeur nommé Chessex qui avait enseigné le français dans une école de filles à Brandon au Manitoba et qui avait lu un certain nombre de livres de Constantin-Weyer. Il nous donnait un cours sur "l'exotisme" en littérature française. Comme il savait que je venais de l'Ouest canadien, il m'invita à lire un petit livre intitulé *Manitoba* et d'en faire une analyse pour la classe.

À vrai dire, je ne voyais pas au premier abord ce que le Manitoba pouvait bien offrir d'exotique! Je me souvenais d'y avoir passé un hiver très froid lors de mon entraînement comme navigateur au cours de la guerre, plus précisément à Winnipeg. Tout Manitobain sait très bien qu'aux coins de Main et de Portage,

* Communication présentée lors de la table ronde, organisée autour de l'oeuvre de Constantin-Weyer, le 2 décembre 1988, au CUSB. Quelques modifications y ont cependant été apportées.

lorsque les vents descendent du Nord, l'imagination est loin de pensées exotiques!

Je lus donc *Manitoba* et j'en fus enchanté. De même pour *Vers l'Ouest, La Bourrasque, Cinq éclats de silex*, et enfin, *Un homme se penche sur son passé*. Au cours de mes lectures, j'appris que cet auteur avait obtenu le prix Goncourt. Je décidai donc de laisser tomber Félix-Antoine Savard pour Constantin-Weyer comme sujet de thèse. En effet, dans les livres que je venais de lire, l'auteur y parlait de choses connues. Le pays, les personnages, les saisons m'étaient familiers. Je n'avais jusqu'ici au cours de mes lectures, rencontré de telles descriptions de la Prairie canadienne. Je réalisai très tôt que *La Bourrasque* ne racontait pas du tout l'histoire de Riel telle que je l'avais apprise... mais malgré cela, le livre me plut parce que l'auteur racontait bien. Je ne savais pas non plus à ce moment-là, que Donatien Frémont en avait fait le sujet d'une critique assez violente (Frémont, 1932).

En 1922, le nom de Maurice Constantin-Weyer n'était pas inconnu de la critique littéraire en France. Pendant cinq ans, de 1923 à 1928, l'auteur avait publié au moins cinq livres sur le Canada, et dès 1925, un critique s'étonnait que le jury de l'Académie Goncourt avait ignoré *Manitoba*.

En effet toute une polémique s'était engagée dans les journaux autour du nom de Constantin-Weyer dont les livres étaient publiés chez Rieder, une maison d'édition dirigée par des Juifs. La presse prétendait que Léon Daudet, membre de l'Académie française, aurait réclamé une exclusivité absolue contre cette maison d'édition, qu'il trouvait trop "européenne" à son gré. Il restait, semblerait-il, des souvenirs encore tenaces de l'Affaire Dreyfus!

Pendant toute cette polémique, Constantin-Weyer était à Nevers où il dirigeait le journal *Paris-Centre*. L'auteur n'était pas insensible à ce que la critique pensait de ses livres, et c'est probablement la raison pour laquelle il décida de se faire connaître davantage et même, de se mêler un peu de la partie. Comme journaliste, il savait l'influence que pouvait avoir une bonne presse. Il écrivit donc à son cousin par alliance, Valery Larbaud, lui indiquant qu'il aimerait bien un article de sa part, qui puisse le présenter au grand public lecteur.

Larbaud se rendit à sa demande et, dans *Les Nouvelles Littéraires*, publia un portrait plutôt fantaisiste de son cousin. Cet

article fut suivi par un autre de Pierre Mille et, toujours dans le même journal, Frédéric Lefèvre publia, quelques jours après l'attribution du prix Goncourt, une entrevue avec Constantin-Weyer.

D'abord Valery Larbaud écrit:

Enter Maurice Constantin-Weyer, apparence solide, pas très haut, figure ronde, d'un rose bon teint, tirant sur le rouge. Ce sont les hivers du Manitoba qui ont tanné ces joues et les vents du cercle polaire qui ont fixé cette teinte de feuille d'érable à l'automne dans le grain de la peau (1928, p. 1).

Larbaud s'amuse ensuite à raconter que Constantin-Weyer parlait plusieurs langues, entre autres, le cri et l'esquimau... ou l'inuit. Il prétend que Constantin-Weyer se servait du Manitoba comme port d'attache et que ses courses s'étendaient du cercle polaire au Mexique.

Tout cela était évidemment pure invention de la part de Larbaud, mais le coup allait porter.

L'article de Pierre Mille parle de Constantin-Weyer comme d'un Français magnifique. Il décrit la résistance physique de Constantin-Weyer comme étant égale à celle des Métis les plus endurcis... et il le décrit comme trappeur et grand chasseur de fourrures dans les solitudes du Grand Nord, éleveur et propriétaire d'un grand ranch de boeufs et de chevaux. Il raconte l'aventure de guerre de l'auteur et prétend qu'après la guerre, l'écrivain était rentré au Canada mais qu'on lui avait tout volé et qu'il dut revenir en France plus pauvre que jamais.

Le portrait est un peu plus réaliste, et pour le lecteur crédule, plus sympathique. Les lignes suivantes, cependant, signalent combien les Français, et particulièrement ce critique, étaient ignorants de l'histoire de l'Ouest canadien. Il est compréhensible que Donatien Frémont, l'historien, à la lecture de certains critiques français, ait pu se révolter, surtout par ce qu'écrivait Pierre Mille au sujet de l'histoire de l'Ouest.

La révolte de Riel a été celle des trappeurs et des chasseurs contre les éleveurs et cultivateurs franco-canadiens. Il était inévitable que le clergé se rangeât du côté des catholiques paysans. Il fallait détruire Riel et les chasseurs. Nécessité cruelle mais inéluctable (Mille, 1928, p.7).

Évidemment Mille brouillait les cartes. Si seulement il avait

substitué le mot "orangiste" au mot "franco-canadien", il aurait sans doute été plus près de la vérité. Quant au clergé, il n'est pas resté neutre dans toute l'histoire de Riel. Il faut lire les interventions de Monseigneur Taché et celles de Monseigneur Grandin auprès du premier ministre Macdonald à la défense des Métis, pour voir de quel côté le clergé s'était rangé.

Après l'attribution du prix Goncourt, Frédéric Lefèvre publie l'entrevue que lui avait accordé Constantin-Weyer. Le ton de l'article est beaucoup moins emporté que dans les articles précédents. Constantin-Weyer y rappelle ses souvenirs d'enfance, sa jeunesse à Paris, les rencontres qu'il y a faites et son départ pour le Canada après son service militaire, où un camarade lui avait vanté les beautés de notre pays:

À peine arrivé là-bas, j'entrai en contact avec la vie de façon plutôt rude. Tour à tour, fermier et même bûcheron, puis trappeur, marchand de chevaux l'été, marchand de fourrures l'hiver, journaliste à l'occasion pour présenter sous forme de reportage dans les journaux anglais de là-bas, mes multiples expériences...

Vers 1912, ayant ramassé un peu d'argent, j'ai fondé un «ranch» de chevaux et de bêtes à cornes dans le nord du Manitoba. Ce fut une époque de prospérité, de vie large et facile. J'avais des livres, de bons chevaux de selle, du gibier et du poisson en abondance, enfin une magnifique santé... (Lefèvre, 1928, p. 1)

Tous les immigrants qui sont venus s'installer dans les prairies comme *homesteaders* ont dû passer par là. Il n'y a rien d'exagéré dans ce que raconte Constantin-Weyer. Il fallait vivre. Le gibier, du lapin, des poules de prairie ainsi que le poisson assuraient de quoi manger. La trappe, pour de nombreux *homesteaders*, y compris mon propre père, rapportait un peu d'argent (Motut, 1987, p. 30, 119). Le bois de corde se vendait bien. Un ranch de 160 acres pouvait paraître très grand aux yeux des Français. Quant aux articles de journaux mentionnés par l'auteur, il ne fut pas possible d'en retrouver.

Tous ceux qui comme moi, dans les années 1920, ont été élevés dans l'Ouest, ont connu des cowboys. Ce qu'on appelle en anglais "the open range" existait encore et j'avais un oncle, propriétaire d'un ranch d'*Aberdeen Angus*. Comme les gamins de mon âge, j'allais de temps en temps à cheval dans la prairie et la brousse, compter les veaux de l'année pour qu'on puisse les marquer.

Nous savons que le jeune Constantin était associé à un nommé Michaelis¹, un cowboy, qui fut abattu par les douaniers américains alors qu'un jour il tentait de faire passer des chevaux en fraude à travers la frontière. J'ai d'ailleurs rencontré un nommé Cretin, ancien habitant de Saint-Claude et témoin de cette époque. Il se rappelait très bien le jeune Constantin arrivant chez son père pour lui vendre des chevaux.

Constantin-Weyer avait lu ce que les journaux disaient de lui et dans cette entrevue, il avait remis les faits dans leur vraie perspective. Il ne pouvait plus arrêter la légende qui se créait autour de son nom. Lorsque parut *Un homme se penche sur son passé*, cette légende allait s'accroître au point où la critique allait le comparer à Jack London.

Plus tard, l'auteur, dont la réputation était faite comme bon écrivain, allait exploiter cette légende du grand voyageur du Nord et de l'Amérique en écrivant des livres dont les personnages évoluent dans le Grand Nord canadien et dans les pays latino-américains. L'auteur allait voyager en effet du cercle polaire au Mexique, comme l'avait dit Larbaud, mais par le truchement de son imagination.

Le 5 décembre dernier, il y a eu exactement soixante ans que Maurice Constantin-Weyer devenait le lauréat du prix Goncourt. Nous sommes loin ici, au Manitoba, des manifestations qui ont lieu à Paris à l'occasion d'un tel couronnement. J'ai cru bon, pour nous remettre un peu dans l'atmosphère de cette fête, d'en rappeler les grandes lignes par une lettre que Germaine Weyer, l'épouse de Constantin, écrivait à sa mère au lendemain des fêtes. Voici ce qu'elle écrit:

Ma chère maman,

Mon séjour à Paris m'a semblé un conte de fée! J'aurais voulu t'en écrire à mesure toutes les délices, mais ce fut impossible. Je reprends mon carnet pour te refaire ce journal, Maurice s'étant chargé de la partie gastronomique qu'il sait t'intéresser...

Germaine raconte ensuite son arrivée au Frontenac, hôtel somptueux qu'elle admire pour le décor et le luxe. Elle note combien chacun s'empresse autour d'eux et elle s'émerveille du confort des chambres. Elle continue:

Le lendemain, jeudi, nous déjeunions aux Combattants, dans le cadre du Vieux Logis, ravissant mais un peu étroit,

car il y avait foule pour fêter Maurice. L'Académie Goncourt était représentée par Hennique, Pol Neveux, et Ajalbert, qui est en plus directeur des Manufactures de Tapisserie de Beauvais; il était à ma droite et Maurice se dit jaloux et prétend que j'ai fait sa conquête... De l'autre côté, j'avais José Germain et en face, Farrère et Bedel (Goncourt 1927). Tu vois de combien de célébrités j'étais entourée. Thierry Sandre (Goncourt 1926) et président des E.G. a pris la parole et a parlé de la belle conduite de Maurice puis de la mienne et Farrère a demandé un ban en mon honneur. Tu vois si nous avons été fêtés...

Le vendredi matin, nous avons été faire une visite au Consulat canadien puis chez Martine où l'on fait de si jolies choses modernes. Le soir, dîner chez Dorgelès... sa femme est russe... elle est bonne et charmante et son goût est exquis. Le samedi matin, je présidais au Frontenac au déjeuner que M. Métraille offrait en notre nom à la presse canadienne représentée par M. Ingram, charmant homme, mais conversation anglaise un peu pénible pour moi... Le soir les collaborateurs de la maison Rieder nous offraient un dîner sans façon, mais quel menu! et avec cette succession de trop bonnes choses qu'il fallait honorer, j'ai cru mourir d'avoir trop bien mangé.

Le dimanche matin, après une messe à Saint-Augustin, nous déjeunions chez Marie-Laure. À quatre heures, nous prenions le thé chez Dupuis, premier attaché d'ambassade à la Légation canadienne; gens charmants.

Le lundi, nous avons déjeuné chez les Fortin. Ils ont vendu plus de trois cents "Homme", Daisy n'en peut plus d'aller en chercher, aussi je l'ai accompagnée chez Rieder d'où nous avons rapporté chacune un énorme paquet, qui a paraît-il, déjà été enlevé. Le soir nous fêtions le 100e mille "Homme" par un banquet chez Drouant. C'était Rieder qui payait et M. et moi faisons les maîtres de la maison. M. avait à sa droite, la Princesse Murat, tous les quarante ou cinquante convives étaient des personnalités parmi lesquels: Jean-Richard Bloch, Duhamel, Pierre Mille (chez qui nous avons pris le thé samedi), Émile Zavie, André Chamson, etc...

Maurice avait un déjeuner d'honneur encore chez Drouant avec Ingram et la presse américaine. Sommes rentrés mercredi soir, ravis mais un peu vannés...²

C'est ainsi que se fêtait à Paris le prix Goncourt, il y a une soixantaine d'années.

NOTES

1. Dans une lettre à sa mère, datée de Saint-Claude le 13 décembre 1904, Maurice Constantin-Weyer fait d'ailleurs allusion à Léon Michaelis. Avec la permission de Françoise Constantin-Weyer, cette lettre a été reproduite dans le catalogue de l'exposition consacrée à Constantin-Weyer, qui a été présentée au C.U.S.B. du 28 novembre au 11 décembre 1988.
2. Lettre reproduite dans Motut (1987, p.47-49).

BIBLIOGRAPHIE

- FRÉMONT, Donatien (1932) *Sur le ranch de Constantin-Weyer*, Winnipeg, Éditions de la "Liberté", 152 p.
- LARBAUD, Valery (1928) "Un Français, romancier du Canada", *Les Nouvelles Littéraires, Artistiques et Scientifiques*, 7^e année, n° 308, 8 septembre, p. 1.
- LEFÈVRE, Frédéric (1928) "Une heure avec Maurice Constantin-Weyer", *Les Nouvelles Littéraires, Artistiques et Scientifiques*, 7^e année, n° 321, 8 décembre. p. 1.
- MILLE, Pierre (1928) "Un Français au Canada", *Les Nouvelles Littéraires, Artistiques et Scientifiques*, 7^e année, n° 319, 24 novembre, p. 7.
- MOTUT, Roger (1969) *La fortune littéraire de Maurice Constantin-Weyer*, thèse (Ph. D.), University of Washington, 320 p.
- (1987) *Maurice Constantin-Weyer, écrivain de l'Ouest et du Grand Nord*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 187 p.